

traire, apprenons l'anglais pour nous faire mieux comprendre dans la défense de nos droits. Apprenons l'anglais, pas à un âge où nous sommes sûrs que nous ne l'apprenons jamais bien, pas une demi-heure par semaine, pas au compte-gouttes, à la "hose" (pour être mieux compris); faisons enseigner l'anglais par des professeurs qui maîtrisent la langue et qui n'ont pas de préjugés. Dans le monde de demain, celui qui en cette province ne connaîtra que le français aura la chance d'un demi-homme, tandis que celui qui possédera parfaitement ces deux langues, vaudra deux hommes.

Mais, me demandera-t-on peut-être, que connaissez-vous de l'éducation? Messieurs, je parle d'après mon expérience de consommateur de l'éducation et je sais que sur les 15,000 personnes qui travaillent avec nous, la grande majorité dans les usines ne connaissent pas assez l'anglais pour lire les directives, pour comprendre les plans et devis qui leur sont fournis totalement en anglais. A part de très rares exceptions, les employés de bureaux ne possèdent pas non plus assez d'anglais; les quelques Canadiens-français qui le maîtrisent bien sont ceux qui l'ont appris très jeunes et ils sont les seuls à le parler et à l'écrire avec assez d'aise pour se qualifier et occuper des postes de commande. Quelle tristesse n'éprouve-t-on pas à voir les unilingues diviser leurs efforts, moitié dans l'explication de leur travail et moitié à la recherche des mots et des tournures de phrases qui leur sont nécessaires pour arriver, après maints détours, à habiller convenablement leur pensée et se faire comprendre. J'en connais quelque chose, c'est mon cas.

A 18 ans, ambitionnant de devenir ingénieur-électricien, je m'inscrivis pour suivre un cours par correspondance. Après six mois d'efforts, il me fallut admettre que je ne possédais pas assez d'anglais pour suivre les leçons avec profit et je dus changer mon cours d'électricité pour un cours d'anglais. Conclusion: je ne terminai ni l'un ni l'autre et aujourd'hui, je ne suis qualifié ni dans l'un ni dans l'autre. Qui sait? Si j'avais su assez d'anglais pour devenir ingénieur-électricien, je serais peut-être éligible à l'hydro de Québec!

Complexe d'infériorité et esprit de dénigrement — graves lacunes à combler

Nous avons parlé jusqu'ici de la nécessité de l'orientation et de l'importance de l'anglais pour tous. Je voudrais maintenant vous signaler un autre perfectionnement que nous pourrions apporter dans notre façon de comprendre la vie et qui nous aiderait à assurer la survivance et le progrès des industries que nous avons fondées et développées. Je réfère à l'esprit d'entraide que nous devrions inculquer à tous nos jeunes. N'est-il pas dans notre nature de nous jalouser, de chercher à amoindrir ceux des nôtres qui réussissent à s'élever? On ne semble pas se soucier assez de développer chez nous cet esprit de co-

opération, cette solidarité, qui est l'une des plus belles qualités de nos compatriotes de langue anglaise; il existe entre eux une rivalité de bon aloi mais lorsqu'ils s'aperçoivent qu'un des leurs grimpe vers le succès ils sont comme naturellement portés à lui prêter main-forte et à l'entourer de soins, comme on enlève tout ce qui peut nuire autour de l'arbre qui semble croître plus vite que les autres, afin de l'aider à pousser plus grand. Au contraire, si quelqu'un des nôtres semble monter trop vite, nous songeons à lui couper la tête, pour qu'il ne dépasse pas le niveau commun.

Si nous développons chez nous ce sentiment de fierté qui aurait pour effet d'encourager les nôtres à garder les industries qu'ils ont développées, un tel sentiment ferait contre-poids à la tendance qu'ont les Canadiens français de céder pour un léger gain des commerces et des industries acquis au prix de grands sacrifices. Un journal notait l'autre jour: "Il est tout de même curieux que certains des nôtres qui ont démontré par leurs succès leur indiscutable valeur paraissent subitement perdre confiance en eux-mêmes. Au lieu de voir dans ces succès la preuve qu'ils peuvent monter plus haut, diriger de plus vastes affaires, on dirait qu'ils sont convaincus que leur qualité de Canadiens français pose une borne à leurs succès possibles. Ils s'en vont confier à des anglo-canadiens le fruit de leurs premiers succès." Ce journal notait le mal mais ne semblait pas pouvoir indiquer le remède. Je me demande ce que l'on fait pour développer cet enthousiasme, cette confiance en soi dont nous paraissions manquer. Ce manque d'assurance, cet "inferiority complex" n'est-il pas attribuable au peu d'encouragement que nous accordons à nos compatriotes? Pouvons-nous sincèrement prétendre que le Canadien français qui réussit est un sujet d'admiration? N'excite-t-il pas plutôt la jalousie des nôtres? Je n'admets pas que le Canadien français est né avec cette gêne, cet "inferiority complex". Nous n'avons qu'à observer nos compatriotes qui, pour une raison ou pour une autre, s'en vont demeurer aux Etats-Unis et, par conséquent, changent de milieu. Je ne sais pas ce qui se produit là-bas, mais je constate que nos Canadiens gênés et timides nous reviennent des Etats-Unis, après y avoir passé à peine 3 ou 4 ans, avec une toute autre conception d'eux-mêmes et je me demande si ce n'est pas le nouvel entourage qui leur donne cet aplomb, ce "superiority complex" je dirais. Ce n'est pas rien de l'entendre parler de "chez-nous aux Etats" quand il vient se promener. Après 3 ans il est Américain. Il faut le voir cet homme au bureau de poste ou au magasin de campagne raconter ses exploits ou ses prouesses. Nous voyons cela, nous, gens de la campagne. Jos. Greenwood n'en a pas lui d'inferiority complex! "I am an American you know." Afin de corriger les nôtres de ce défaut, de ce manque de cran, n'y aurait-il pas place dans notre système d'éducation pour un programme qui développerait chez la jeunesse une confiance, un esprit de collaboration et de solidarité qui ferait contre-poids à nos tendances héréditaires. Voilà un champ

d'action, voilà un programme qui pourrait être ébauché par une organisation comme la vôtre.

Canadiens tout court

Enfin, messieurs, avant de terminer, il y a un autre grain de semence que je voudrais jeter dans le sol fertile que j'ai sous les yeux. C'est celle de la collaboration sincère, franche, entière et complète avec tous les autres groupes du pays. Le Canada a parcouru en ces dernières années une course fantastique. Nous avons le plus beau pays du monde et notre Canada peut se comparer avantageusement à n'importe quel autre état. Faisons-en un pays uni. Soyons canadiens tout court. Réalisons donc l'avenir de la province de Québec est lié à l'avenir du Canada, que pour se développer et prendre de l'envergure, l'industrie que nous avons réussi à créer et à édifier a besoin du marché extérieur. Nous devons sans cesse tendre à améliorer nos relations avec nos compatriotes de langue anglaise. Il faut essayer de détruire les préjugés qui sont ancrés dans nos esprits, si nous voulons réellement donner tous les avantages possibles aux nôtres. Pour y arriver, il nous faut une éducation plus large, un enseignement qui nous fasse voir les bons côtés de nos frères canadiens d'autres origines. Cessons de tisonner le passé et de donner une importance exagérée à des événements qui ont pris place il y a deux siècles, comme cette dispersion des Acadiens dont on se sert toujours comme d'un épouvantail et pour injecter le poison de la défiance vis-à-vis tout ce qui n'est pas français. Lorsqu'un membre de notre famille a eu le malheur de commettre une faute, prenons-nous plaisir à en informer tous les enfants à mesure qu'ils sont en état de comprendre, ou n'essayons-nous pas d'enfouir cette faute dans le silence et l'oubli? Nous appartenons tous aujourd'hui à la même grande et belle famille: la famille canadienne. Le passé et l'histoire ont leur place, mais pensons au présent, pensons à l'avenir et sachons pardonner. Cessons de tourner le couteau dans la plaie et laissons cicatriser les blessures.

Si nous pouvions comprendre, une fois pour de bon, que Québec ne peut se séparer des provinces soeurs. Est-ce que notre position à tous les points de vue n'est pas celle du jaune de l'oeuf, entouré du blanc, représenté par les huit autres provinces, et retenu par la coquille qui est le continent nord-américain? Nous sommes comprimés d'abord par le blanc et ensuite par la coquille. C'est par la qualité des nôtres, et non par la quantité, que nous pourrions nous étendre et rayonner.

Vous pensez peut-être: que font, en retour, nos compatriotes de langue anglaise concernant les français et que font-ils pour améliorer nos relations? Pour eux, le problème n'est pas vital. Il n'y va même pas de leur intérêt au point de vue commercial ou industriel. La situation est toute autre pour nous. Sachons le comprendre et l'admettre sans honte aucune.